

Académie de la Val d'Isère MOÛTIERS

VIE QUOTIDIENNE AU VILLARD DU PLANAY SUR LA PERIODE 39-45

Le texte ci-dessous est la somme des informations rassemblées, des témoignages entendus et des réflexions personnelles ou partagées qui ont alimenté la communication sur la vie quotidienne au Villard du Planay sur la période 39-45. Ce texte n'est donc pas celui de la communication proprement dite, mais sa mise en forme et son argument.

PRESENTATION

Pourquoi cette communication ?

Le contexte de la commémoration du 150^{ème} anniversaire de la réunion de la Savoie et de la France est propice à une recherche et une analyse des contributions nationales de la Savoie depuis 1860 ; il s'agit bien là d'une démarche culturelle. De façon habituelle, une telle recherche privilégie les actions d'éclat, les sites remarquables, et, d'une façon générale, les contributions notables, donc déjà repérées et connues. Rechercher la contribution du Villard du Planay est donc un peu à contre courant, et ceci est une première raison.

La connaissance de la vie quotidienne est une préoccupation traditionnelle des historiens dans ce qu'elle permet des comparaisons entre différentes époques, des éclairages sur des phénomènes apparemment déconnectés - comme le cours du blé et l'évolution climatique, par exemple -, mais aussi parce qu'elle se révèle porteuse d'une foule de petits faits et d'anecdotes dont l'intérêt est de révéler la trame du tissu social, donc de favoriser une meilleure connaissance de l'Histoire et de ses implications.

La période de la dernière guerre est une période clef, peut-être d'ailleurs parce qu'elle exprime l'idée que la guerre qu'elle a connue puisse être la dernière, mais aussi parce qu'il s'agit d'une période historique importante dont il existe encore des témoignages vivants.

En ce qui concerne le Villard du Planay, cette période cumule plusieurs phénomènes historiques forts :

- La guerre, évidemment
- La vie industrielle, avec son environnement technique et humain
- La prise en compte de la préservation des sites avec l'esquisse de l'idée du futur Parc National de la Vanoise
- La mutation économique des hautes vallées avec l'ouverture touristique et ses conséquences

Elle est une page de l'histoire de la Tarentaise, dans la Savoie, dans la France et dans l'Europe.

Nous rechercherons dans la conclusion les conditions du passage de la civilisation montagnarde à la modernité dans une époque marquée à la fois par le rythme lent de cette civilisation et l'accélération liée aux événements de la guerre et aux découvertes scientifiques sur la même période.

Le témoignage vivant ayant été privilégié, - le seul disponible au demeurant - le point de vue qui en ressort est marqué par la vision de l'enfant, ou du jeune adulte, avec sa spontanéité, sa naïveté, sa propension merveilleuse à croire que les difficultés ne sont que des défis. Et si on peut imaginer que les hommes de ce temps et de ce pays sont, par certains côtés, restés des enfants, alors ce témoignage est un vrai témoignage.

Ce témoignage est aussi un témoignage personnel, sans aucune prétention de valeur historique, car si « l'historien n'est d'aucun temps ni d'aucun pays », l'auteur de cette communication revendique son appartenance au temps et au pays dont il parle. Laissons- le d'ailleurs se présenter :

« Je suis né à PETIT CŒUR des hasards des mutations professionnelles de mon père, et j'ai vécu au VILLARD du PLANAY à l'époque de la guerre, dans une famille nombreuse de 8 enfants, dont 7 savoyards : 1 chambérien, 2 tiocorins et 4 villarins.

Nous avons quitté le Villard en 1946 pour aller vivre dans la région d'AVIGNON, et pour être plus précis, à BELLEVUE, commune de VILLENEUVE les AVIGNON. Le site a ceci de particulier qu'il domine la vallée du Rhône et qu'il offre une vue sur le pont ST BENEZET, le palais des papes, la ville d'AVIGNON, le Rhône et la Durance. Je suis donc passé sans transition d'un environnement industriel sombre et poussiéreux, de l'ombre portée des montagnes, de l'absence d'horizon, de l'ambiance de la guerre..., à la clarté du ciel balayé par le mistral, à l'horizon infini dans un décor de pierres ancestrales, de fleuve majestueux pas encore conquis par les barrages, et de végétation luxuriante. Je suis passé des sensations du froid sibérien de l'hiver et du soleil plombant de l'été, à la découverte de sensations nouvelles comme celles des promesses du soleil levant à l'aurore, de la caresse du soleil couchant au crépuscule.

Toutes choses jusqu'alors inconnues et inimaginables à l'enfant du VILLARD.

A l'âge des souvenirs, l'émotion de l'enfance l'emporte évidemment, mais par quel sortilège heureux l'environnement ingrat des débuts a-t-il conservé une trace sous les découvertes ultérieures de la vie ? Ce sortilège est-il l'origine savoyarde, - pas oubliée, mais au contraire revendiquée -, ce sentiment d'appartenir à ce peuple errant dont parle Michel ETIEVENT, le besoin d'être l'homme de quelque part et de trouver ce quelque part dans nos vallées parce que c'est le moment où la vie ralentit qu'apparaissent les racines.

Il y a de cela dans cette communication, de la recherche de racines, de la volonté de revendiquer une appartenance à un peuple fier, et vis-à-vis du fond de vallée poussiéreux

à l'ombre des montagnes, le désir de rendre une partie de ce cadeau irremplaçable et inoubliable : le souvenir d'enfance. »

Heureux qui comme Ulysse...

SOMMAIRE :

On ne peut parler du VILLARD du PLANAY sans parler de l'usine et on ne peut parler de l'usine sans évoquer les raisons du choix d'une usine sur ce site, les fabrications et leurs avatars et les raisons de la fermeture des ateliers en 1983. Il s'agit de sujets techniques qui sont présentés au premier chapitre pour laisser davantage de fluidité à la suite de la communication qui sera dès lors consacrée aux sujets humains.

Le plan de présentation comprend 3 parties :

- LA SITUATION TECHNIQUE – USINE ET FABRICATIONS
- CONTEXTE HISTORIQUE - ENVIRONNEMENT GEOGRAPHIQUE ET HUMAIN
- VIE QUOTIDIENNE – THEMES DE VIE – FAITS ET ANECDOTES

et une conclusion.

1. SITUATION TECHNIQUE- L'USINE ET LES FABRICATIONS

Il existe peu d'informations directes concernant l'usine dont les archives ont disparu. Les informations obtenues l'ont été sur le site du musée du Villard, dans l'ancien garage de l'électrobus.

(Certaines informations concernant les fabrications, notamment celles des années 1900 à 1910 ont été modifiées par le musée, postérieurement à la date de cette communication, et ceux que le sujet intéresse précisément pourront se reporter à l'information officielle du musée.)

• Origine

La construction de l'usine date de 1898, et pour expliquer le choix du site qui tient du développement de l'électro-industrie, il est intéressant de faire un rapide rappel historique de l'évolution des connaissances en électricité et leur état de l'époque. (tableau 1)

Tableau 1

- 1663: 1ère machine électrostatique de OTTO VON GUERICKE (bloc de soufre tournant)
- 1800: Pile électrique de VOLTA, source de courant continu
- 1802: L'anglais DAVY observe l'arc électrique
- 1806: DAVY obtient par électrolyse le potassium et le sodium
- 1820: Découvertes des lois fondamentales de l'électromagnétisme (OERSTED, AMPERE, LAPLACE, BIOT et SAVARD, ARAGO)

- 1827: FOURNEYRON invente la turbine hydraulique
- 1828: BARLOW invente la roue de BARLOW: 1er moteur
- 1859: PLANTE invente l'accumulateur électrique
- 1871: GRAMME présente à l'académie des sciences la 1ère dynamo
- 1873: FONTAINE réalise à VIENNE le 1er transport de force électrique: une dynamo génératrice alimente par une ligne de transport une dynamo motrice
- 1882: TESLA découvre le phénomène du champ tournant et le principe des moteurs à courant alternatif synchrone et asynchrone
- 1884: découverte du principe du transformateur par GAULARD et GIBBS
- 1898: création de la Compagnie Générale d'Electrochimie, qui devient bientôt la Compagnie Générale d'Electrochimie de Bozel, pour éviter la confusion avec la société homonyme fondée par Henry GALL en 1889.

On voit donc que la décision de construction d'une usine au Villard exploitant l'énergie électrique d'origine hydraulique ne pouvait être une décision longuement mûrie puisque la technologie nécessaire n'était qu'en partie disponible en cette fin du XIXème siècle ; elle devait se développer de façon remarquable par la suite, avec des étapes (tableau 2) :

Tableau 2

- 1 - production en courant alternatif par l'alternateur à bagues
- 2 - transformateurs pour l'obtention de haute tension
- 3 - transport de puissance sous haute tension
- 4 - production indirecte de courant continu par alternateur et dynamo associés (commutatrice), puis par redresseurs (dynamiques à contacts, à vapeur de mercure), puis électroniques à thyristors
- 5 - production indirecte de courant alternatif par onduleurs, à partir de courant continu photovoltaïque, par exemple.

Lors de la construction de l'usine, l'ensemble des lois de l'électrotechnique étaient connues, sinon maîtrisées, et les 3 premières étapes définies ci-dessus étaient franchies. On peut donc légitimement s'étonner des choix faits à l'usine du VILLARD par la création en 1899 d'une centrale à courant continu sur le torrent de Pralognan (VILLARD 1), équipée de 6 dynamos Fives-Lille de 435 kW sous 180V et 2500A, et plus tard, en 1910, la création de la centrale VILLARD 2, sur le torrent de Champagny, avec 3x2 dynamos, pour une puissance de 7MW. On peut rappeler qu'en 1897, soit à l'époque de la construction de l'usine du Villard, la Société de Carbures Métalliques, filiale du groupe GALL, créait l'usine de ND de Briançon, avec une centrale de 2000cv en alternatif sur le site, suivie en 1901, d'un branchement par ligne 15kV sur la centrale de La Rageat, pour une puissance de 11000cv.

Ce choix du courant continu pénalise le Villard pour les applications de fours électriques tels que le carbure de calcium et les ferro-silicium, ce qui devait conduire, en 1928, à la création de l'usine de Château Feuillet alimentée par ligne aérienne en courant alternatif. Par la suite toutefois, ce choix du courant

continu s'avèrera judicieux pour des productions délicates qui seront transférées de Château-Feuillet au Villard.

Les vraies raisons de ce choix à l'origine divisent les experts qui y voient 3 causes possibles:

- la poursuite d'une querelle technico-scientifique sur les mérites respectifs du courant continu et du courant alternatif. Il est probable, à ce sujet, que le génie du menuisier GRAMME, par l'invention du collecteur de la dynamo, a donné au courant continu un temps d'avance qui a orienté le choix des investisseurs qui préfèrent toujours « tenir plutôt que courir ».
- le projet d'un développement important des activités d'électrolyse sur le site, car ce procédé nécessite effectivement du courant continu dont la production est immédiate par la dynamo, mais qui nécessite, à partir de courant alternatif, des redresseurs dont la technologie ne sera disponible que beaucoup plus tard, dans les années 50.
- un choix guidé par l'un des actionnaires de départ, la société Fives Lille, qui détenait des brevets dans la construction de moteurs d'engins de transport et qui ambitionnait d'ailleurs la réalisation d'une « voie ferrée » avec traction électrique entre Moûtiers et Le Villard. Pour ce type de besoin, le choix du moteur à courant continu s'imposait, pour ses qualités de variation de vitesse et de couple et on peut penser dès lors que le choix de la centrale à courant continu était davantage lié à ce projet qu'au développement futur de l'usine.

Une autre raison pourrait être que l'usine du Villard était le prétexte à la création d'activités sources de besoins en équipement ou de licences à concéder ; dans cette hypothèse, le choix du site ne tiendrait pas de la possibilité d'un développement pérenne, mais de la possibilité de mise en exploitation immédiate d'activités porteuses d'avenir pour les investisseurs.

Quoi qu'il en soit, le choix du site a permis une exploitation industrielle de 1900 à 1983, soit pendant près d'un siècle, en exploitant les ressources locales en énergie hydraulique, en gisements exploitables (anthracite pour le carbone, calcaire pour le calcium, quartzite pour la silice) et en main d'oeuvre, avec l'apparition de l'ouvrier paysan dont nombres d'études ont montré le courage, le savoir faire, le sérieux, l'adaptation à des conditions de travail difficiles et dangereuses.

En fin de compte, le choix du site est le fruit d'une réflexion logique et argumentée d'ingénieurs et de chimistes, et d'une réflexion prémonitoire des responsables des ressources humaines.

- Les fabrications

On peut retracer à grands traits l'activité industrielle de l'usine de l'origine à la période de la guerre 39-45 :

-de 1900 à 1910 : cycle électrolytique, avec production de magnésium, de chlore et de sodium, à partir de Giobertite (carbonate naturel de magnésium), Dolomie (carbonate double naturel de calcium et magnésium) et Sel (chlorure de sodium);

-de 1910 à 1920 : démarrage de l'électro métallurgie avec réduction par le coke pour l'obtention de :

- carbure de calcium à partir de calcaire, avec production d'acétylène dont le débouché en gaz d'éclairage est encore intéressant, avant le développement de l'éclairage électrique.
- Ferro alliages, à partir de fer et de quartz (silice)
Ce type de fabrication est particulièrement bien adapté au site du Villard, sous la réserve du choix du type de courant, puisqu'il satisfait les préoccupations normales d'un industriel :
 - débouchés liés aux besoins de la sidérurgie pour les alliages
 - énergie disponible sur le site
 - carrière de quartzite (oxyde de silicium) à Champ Béranger, sur le territoire même de la commune
 - carrière d'anthracite à Tincave et Montagny.

Seul le fer, sous forme de ferrailles, doit provenir de l'extérieur et présente le problème du transport.

-A partir de 1920 :

La production initiale de carbure est transférée en 1928 à Château Feuillet et le Villard conserve ses activités les plus délicates :

- développement de la chimie organique avec les dérivés de l'acétylène : trichloroéthylène, acétone et acétaldéhyde ; un dérivé de ce dernier produit aura son heure de gloire pendant la guerre comme carburant de substitution : le girardol.
- Développement de l'électrométallurgie autour des ferro alliages avec les ferro 50 et 75, le ferro silico magnésium et le ferro silico zirconium.
- De 1934 à 1940, on note quelques fabrications de magnésium, à la demande de l'aéronautique militaire.

Les 2 développements conservés à l'usine du Villard auront des fortunes diverses :

- **En ce qui concerne la chimie organique**, ce développement trouve son origine dans une difficulté de l'usine à vendre son carbure, - ce qui nécessite son réemploi sur place, sous forme d'acétylène - et dans la nécessité de trouver des débouchés dans les dérivés chlorés pour ce gaz dont l'emploi dans l'éclairage est maintenant condamné.

Le chlore est obtenu par électrolyse du sel marin, comme sous produit de la fabrication du sodium, mais l'arrêt de cette production de sodium entraîne la nécessité de se procurer du chlore à l'extérieur. Les dangers liés à la manipulation de ce gaz conduisent au transfert de cette fabrication vers la filiale SOCINDUS, à l'usine de LAMOTTE. La société BOZEL MALETRA est devenue NOBEL BOZEL.

Le relais sur le site du Villard est assuré par la production d'acétaldéhyde et ses dérivés : paraldéhyde, acide acétique, acétone et glyoxal, à partir de l'acétylène hydraté.

Dans l'immédiat après guerre, cette fabrication sera reprise à partir de l'alcool éthylique, fourni par l'Etat, avant d'être définitivement abandonnée du fait de la concurrence de la pétrochimie.

- **Le développement de l'électrometallurgie** aurait pu être la chance de l'usine du Villard : les ferros qu'elle fabrique sont des produits d'addition qui permettent l'obtention d'aciers spéciaux dont les caractéristiques sont améliorées par le produit d'apport.

Mais le produit dont l'usine du Villard s'est fait une spécialité est le *siliciure*. Il ne s'agit plus d'un produit d'apport, mais d'un produit d'affinage, dont le rôle est d'absorber l'excès d'oxygène lors de l'opération de décarburation de l'aciériste; le siliciure (CaSi) agit sur l'oxyde de fer produit et forme un silicate de chaux insoluble dans l'acier et recueilli en surface sous forme de laitier.

Malgré l'intérêt de ces produits spécialisés, l'usine connaît les problèmes liés à son enclavement, et la seule solution est une spécialisation accrue autour des alliages ternaires qui permettent à la fois l'affinage et l'alliage dans une même opération. Cette spécialisation est rendue possible par la taille de l'usine et par la qualification particulière du personnel.

Cette ultime tentative ne sera pas suffisante pour maintenir l'outil industriel et l'usine fermera en 1985.

La société NOBEL-BOZEL est absorbée en 1985 par PECHINEY, dont le mariage avec ALCAN ne conservera même pas le nom, lui-même disparu aujourd'hui dans RIO TENTO.

- Episodes de guerre

Il n'existe pas d'archives, à ma connaissance, concernant les relations de l'entreprise avec le gouvernement de l'Etat Français et les autorités civiles et militaires d'Occupation ; il est cependant vraisemblable qu'il exista à cette période des consignes particulières et des réquisitions. On peut penser que la situation de l'usine du VILLARD était proche des situations connues par les usines similaires locales appartenant au groupe de la Société d'Electrochimie. Dans le mémorial consacré à cette société par les Editions Lyonnaises d'Art et d'Histoire, en 1991, on trouve, en annexe de ce mémorial, 3 documents intéressants:

- a. Le compte rendu du conseil d'administration de la société en date du 20 Octobre 1944, qui donne une vue d'ensemble des relations avec les Allemands pendant l'Occupation, et notamment la justification des tonnages de production en fonction de directives Ministérielles.

On peut imaginer qu'il en fût de même à l'usine du Villard

- b. des extraits de la circulaire de l'Union des Cadres Industriels de la France Combattante, en date du 30 Novembre 1944, en marge de la période dite de « l'épuration ».

Le problème qu'évoque cette circulaire était vraisemblablement commun aux sociétés du même type.

- c. la réponse circonstanciée de Mr BURGUBURU pour la société d'électrochimie.

On peut présumer que la réponse du responsable de l'usine du Villard aurait été du même type.

2. CONTEXTE HISTORIQUE – ENVIRONNEMENT GEOGRAPHIQUE ET HUMAIN

CONTEXTE HISTORIQUE

- Dans le monde

- Sur le plan scientifique :

Nous limitons notre propos aux circonstances scientifiques et techniques qui ont entouré la construction de l'usine du Villard ou qui ont marqué l'époque :

- Développement de l'électricité

Une communication a déjà été faite sur l'histoire de l'électricité; on pourra utilement s'y référer.

- Le nucléaire

Dans les années 30, le phénomène physique de la fission du noyau est étudié sérieusement, mais l'hypothèse d'un avenir énergétique dans ce domaine est qualifiée de « conte à dormir debout » par Lord RUTHERFORD, prix Nobel de physique en 1908.

Cette information sera utile pour l'une des conclusions de cette communication.

- Sur le plan politique :

- Hitler est au pouvoir en Allemagne
- Mussolini est au pouvoir en Italie
- Les Etats-Unis et le Japon vont entrer en guerre

En France

Le Président de la république est Albert Lebrun et l'année 1938 a vu la fin du front populaire, avec les dernières tentatives de gouvernement de Félix Chautemps et Léon Blum. Daladier forme un ministère le 12 Août 1938.

La situation internationale est tendue, notamment avec l'affaire des sudètes et le risque de démantèlement de la Tchécoslovaquie. Cette situation entraîne plusieurs rappels de réservistes.

En Décembre 1938, la France, suivant la Grande Bretagne, signe avec l'Allemagne des accords de non agression.

Le maréchal Pétain est nommé ambassadeur à Madrid en Mars 1939, auprès du général Franco, avec la mission d'éviter un 3ème front avec l'Espagne auquel la France ne pourrait faire face. Il est de ceux, en effet, et peut-être même le seul, connaissant l'ampleur et le danger du réarmement allemand et le degré d'impréparation de l'armée française, à considérer qu'une déclaration de guerre avec l'Allemagne serait une folie. En 1937, au cours d'entretiens privés, il indiquait qu'il lui paraissait souhaitable de nous dérober à un conflit armé par des pourparlers ou, au besoin, par des concessions diplomatiques. Raymond TOURNOUX cite la réflexion d'un journaliste, à cette même époque : « décidément, le Maréchal, s'il reste jeune d'allure, a des réactions de vieillard ».

Le pacte Germano Soviétique est signé le 23 août 1939.

La déclaration de guerre intervient le 2 Septembre 1939 entre la Grande Bretagne, la France et l'Allemagne, après l'expiration d'un ultimatum. C'est le début d'une « drôle de guerre » qui durera le temps de l'hiver avant les attaques de la Wehrmacht sur les fronts Belges et Hollandais, puis l'attaque par 40 divisions panzer sur la ligne Maginot et la débâcle de l'armée Corap, rapidement suivie de la débâcle générale des armées qui tentent de regagner l'Angleterre depuis Dunkerque. Le cabinet Daladier est renversé et Paul Reynaud forme un nouveau cabinet.

Le 18 Mai 1940, le maréchal Pétain est rappelé pour entrer au gouvernement de Paul Reynaud

Le 7 Juin 1940, le colonel de Gaulle, nommé général à titre provisoire, entre au Gouvernement

Le 10 juin, l'Italie déclare la guerre à la France

Le 12 Juin, Paris est déclarée ville ouverte

Le 13 Juin, le général Weygand et le Maréchal Pétain déclarent que la guerre est perdue, et le gouvernement se replie à Bordeaux

Le 17 Juin, le Maréchal Pétain demande de cesser le combat ; le gouvernement s'installe à Vichy.

Le 18 Juin, le général de Gaulle lance un appel à la résistance, depuis Londres qu'il a pu rallier avec un ordre de mission de Paul Reynaud. Il forme le Comité de la France Libre.

Les combats cessent le 25 Juin, à midi.

Une réunion des 2 Chambres, à Vichy, accorde les pleins pouvoirs au Maréchal Pétain qui fonde l'Etat Français.

La situation nationale qui s'en suit a été décrite et commentée par maints auteurs et nous n'entrerons pas dans les détails, sinon pour dire que la plupart des français sont restés à leur poste, assumant leurs responsabilités indépendamment de la guerre, dans le cadre du régime de Vichy, tandis que d'autres ont pris le parti de la résistance à l'ennemi, sous toutes formes, et notamment par le sabotage.

- En Savoie :

- Situation générale

La SAVOIE est française depuis près d'un siècle et on y parle français depuis toujours. Moûtiers et Bourg St Maurice sont desservis par le chemin de fer et le Villard par l'électrobus. Le réseau routier est achevé depuis 1920, y compris la traversée des Alpes au Fréjus.

La France a investi en Savoie et les fantastiques promesses de la force des torrents domestiquée par l'électricité ont attiré les capitaines d'industrie dans les vallées de l'Arc, en Maurienne, de l'Isère, en Tarentaise, de l'Arve, à Chedde.

La Savoie est entièrement dans la vie française ; elle y contribue par ses industries, ses activités pastorales, ses activités tertiaires à Chambéry, Annecy, Albertville et aussi par ses soldats regroupés au sein des unités de chasseurs alpins.

Après une période de dépeuplement au début du XXème siècle que l'hémorragie de 14-18 n'a pas amélioré, la population savoyarde se redresse ; de 460700 en 1921, la population passe à 499000 en 1936, pour atteindre 506500 en 1946.

Selon Jacques LOVIE, à cette époque de l'avant guerre, et depuis quelque temps déjà : « Le Savoyard est maître chez soi ».

ENVIRONNEMENT GEOGRAPHIQUE : LE VILLAGE DU VILLARD DU PLANAY

Le village du VILLARD du PLANAY est un hameau de la commune du PLANAY, situé dans le val de BOZEL, entre MOÛTIERS et PRALOGNAN, dans le « pays de Vanoise ».

Pour être précis, il convient de rappeler que cette commune du Planay, telle qu'elle existe aujourd'hui, provient du partage par la loi du 21 Janvier 1893 de l'ensemble communal Planay-Pralognan, avec l'élection de 2 conseils municipaux et de 2 maires. Cette partition, et surtout le partage des biens indivis qu'elle implique, entraînera un contentieux pendant de nombreuses années : en pratique, Pralognan a récupéré les projets de développement touristique, tandis que le Planay s'orientait vers le développement industriel. Selon certains témoins, cette partition, acceptée, sinon voulue par les 2 parties, avait une motivation plutôt catégorique : les riches en haut, les pauvres en bas.

La surface du territoire communal est de 2323 hectares, entre une altitude de 3398 m, au sommet du Grand Bec et 900 m, le niveau du torrent (le Doron de Bozel).

Le chef lieu est situé au PLANAY, à 1430m d'altitude, dans une échancrure étroite entre le massif gypseux de la Dent du Villard et le Grand Bec, tandis que le hameau du VILLARD « s'étale » dans l'élargissement de la vallée, en pied de chute du torrent, au confluent entre le doron de Pralognan et le doron de Champagny.

L'environnement immédiat n'est que pentes escarpées et montagnes.

A l'Est, le village bute sur le massif du Grand Bec, et la route doit se faufiler pour atteindre le chef lieu, 500 mètres plus haut. Au delà du PLANAY, la route se prolonge vers PRALOGNAN, avant de buter sur le massif de la VANOISE, par la falaise du Grand Marchet, avec 2 échappées possibles vers la vallée de la Maurienne, par le col de la Vanoise au Sud-est, et le col de Chavière, au Sud-ouest.

Le versant Nord du VILLARD, donc celui orienté vers le Sud, est constitué par les pentes qui donnent accès à la haute vallée de CHAMPAGNY, l'une des dernières vallées authentiques des Alpes.

Le versant Sud est constitué par les ravins de la Dent du VILLARD, qui domine les pâturages de MORIOND, sculptés par l'homme depuis des siècles et devenus depuis le terrain de jeux de quelques privilégiés. Au pied de ce versant, orienté au Nord,

l'ombre des montagnes se projette la plus grande partie de l'hiver et le site, cependant habité, est dénommé la « petite Sibérie ».

Cette situation particulière n'aurait offert aux habitants qu'une perspective de vie difficile, entre activités pastorales, cultures vivrières et émigration si les découvertes scientifiques et les développements techniques de la fin du XIX^{ème} siècle n'avaient montré les possibilités industrielles du site, offrant tout à la fois l'énergie, les minerais, et le courage des hommes ; ils sont devenus des pionniers dans un domaine où leur seule prédestination était celle de vivre dans un site propice au rêve industriel.

Au début de la période qui nous intéresse, le village du VILLARD est d'abord une usine, exploitée par la société BOZEL MALETRA.

ENVIRONNEMENT HUMAIN

○ Le clergé et le catholicisme social

A la fin du XIX^{ème} siècle, ce qui correspond à l'époque de la construction de l'usine du Villard, le clergé est très implanté dans les communes et il existe même une organisation territoriale similaire à l'organisation civile ; c'est ainsi que le village du Villard, dépend de la paroisse du Planay et de l'archiprêtré de Bozel. Le point de vue du clergé n'est donc pas indifférent.

La position du clergé sur l'implantation industrielle est très mitigée, pour ne pas dire hostile, car certains prêtres y voient un risque de tentation pour la « santé morale » de leurs paroissiens. L'ouverture de l'activité touristique, comme le thermalisme, n'est d'ailleurs pas mieux considérée.

La période de la fin du XIX^{ème} siècle est marquée, en matière de catholicisme social, par l'encyclique « Rerum novarum » du pape Léon XIII, publiée en 1891, texte fondateur de la doctrine sociale de l'Eglise. C'était la prise en compte par l'Eglise des conséquences sociales de la révolution industrielle, avec l'ambition de se distinguer à la fois de l'individualisme libéral et de l'étatisme, qu'il fut jacobin ou monarchique, d'ailleurs. C'était l'ambition de réconcilier « charité » et « justice » et de donner un sens au travail dans ce qu'il est une participation individuelle à une œuvre collective.

Il faut bien reconnaître que si ce texte eut un grand retentissement dans les foyers industriels du nord ou de la région parisienne, il n'en était pas de même en Savoie où la révolution de l'hydroélectricité commençait tout juste. On pensait même que la Savoie était protégée et devait le rester, d'une révolution dont tout était à craindre pour les âmes des savoyards. J'en prends comme témoignage les Instructions pastorales de Mgr l'Archevêque de Chambéry, le 22 février 1889 : « perdus dans vos montagnes ou répandus dans vos belles et fertiles vallées, à l'écart des centres peuplés, vous vous occupez sans relâche ou de vos travaux agricoles, ou d'un petit commerce que vous exercez en toute loyauté, ou de quelque industrie dont les gains, si elle vous rapporte, sont licites ».

Voilà un tableau idyllique que ne confirment pas les données historiques sur l'émigration devenue sans retour vers une prolétarisation dans des cités industrielles.

A Moûtiers, Mgr TURINAZ avait consacré deux lettres de carême, en 1876 et 1877, à ce qu'il qualifiait de « grand péril social », insistant sur « la dignité du travail agricole » et « le rang secondaire de l'industrie », dans des « ateliers sombres où l'homme se montre partout et Dieu se cache ». Il avait fustigé « l'orgueil et l'esprit d'indépendance des savoyards » qui les poussent à émigrer.

L'usine du Villard vit le jour dans ce climat.

.

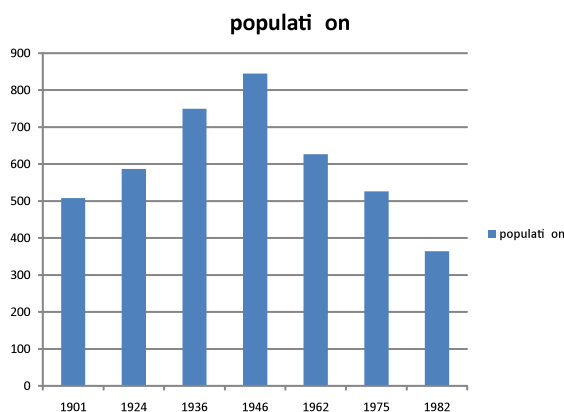
- **Démographie :**

L'évolution démographique, à la veille de la guerre, est marquée par une nette augmentation :

- 508 habitants en 1901
- 587 habitants en 1924
- 750 habitants en 1936
- 845 habitants en 1946

La fin de la guerre correspond à un maximum de population, puisque celle-ci ne cessera de décroître, de 627 habitants en 1962, 526 en 1975, à 364 en 1982, lors de la fermeture de l'usine.

Le pourcentage des plus de 65 ans dans la population est aujourd'hui de 25%.



POPULATION COMMUNALE DE 1901 à 1982

Le « virus industrialiste » entraîne un pic de fièvre à la fin de la guerre, avec 850 habitants; la guérison estelle en vue?

- **Main d'œuvre et vie ouvrière**

Les renseignements concernant la main d'œuvre sont des renseignements globaux qui ne permettent pas d'établir l'état du personnel de l'usine du Villard, a fortiori son organigramme.

On peut toutefois tenter de le faire ainsi, sous toutes réserves concernant la répartition :

Directeur :	Mr GIRARD	1
Ingénieurs et adjoints:		10
Maîtrise :		85
Main d'œuvre qualifiée :		294
Main d'œuvre spécialisée :		110
Total en 1939 :		500

a. Sources de main d'œuvre

La main d'œuvre d'encadrement est essentiellement assurée par les ingénieurs diplômés des grandes écoles : Centrale, Mines, Arts et Métiers, Chimie Paris et Chimie Lyon, Institut National Polytechnique de Grenoble.

La maîtrise est assurée par des travailleurs locaux ayant suivi une formation en interne.

La main d'œuvre qualifiée provient du Planay même et des communes avoisinantes : Champagny le bas, Bozel, Tincave, Villemartin, qui constituent le contingent des ouvriers paysans : on en dénombre 110 en cette période.

La main d'œuvre spécialisée est composée d'expatriés parmi lesquels on repère des Italiens, quelques autres européens, et des Nord Africains. A partir de la fin de la guerre, on notera la présence de prisonniers de guerre allemands.

La main d'œuvre maghrébine est importante et on dispose de nombreuses données sur sa gestion. La Chronique diocésaine de Moûtiers, pour l'année 1948, évoque « un problème missionnaire nouveau pour la Tarentaise ». Cette même Chronique indique que Mr l'abbé Hudry est chargé de suivre le problème et qu'il prépare un voyage d'information en Algérie. Avant son départ, il entre en contact avec les directeurs des usines locales, et le directeur du Villard fait état de la présence à l'usine du Villard de 60 maghrébins, dont 30 marocains.

Cette répartition évoluera très vite au cours de la guerre, avec une baisse notable d'activité, puisque l'effectif de l'usine évoluera de 500 en 1939 à 270 dans les années 50.

La main d'œuvre étrangère sera la première touchée, tandis que se renforcera le recours à la main d'œuvre locale

b. Qualification

Les ouvriers bénéficient d'une formation organisée par l'usine même, avec des cours de formation professionnelle dispensés notamment par le service ETUDES de l'usine, avec Mr Henri Faudou, chef de service et Vallet, chef de projet.

La qualification des ouvriers du Villard est reconnue, ainsi que leur sérieux et leur disponibilité - en dehors des périodes agricoles, au demeurant bien connues et facilement gérables par l'employeur – et c'est cette particularité qui permet de maintenir l'activité de l'usine avec des fabrications très spécialisées et très délicates.

Il n'est pas douteux que ce savoir faire a été diffusé à l'extérieur et qu'il peut être retenu comme une contribution notable du site du Villard.

c. Conditions sociales

Le gouvernement de front populaire, en 1936, met en place la semaine de 40 heures qui influence notablement les capacités de réponse aux emplois industriels des paysans locaux, ce qui contribue à développer le phénomène de l'ouvrier paysan.

Pour ce qui concerne les conditions sociales, avant les lois sociales mises en place à la fin de la guerre par le gouvernement, les initiatives sont privées et donc non généralisées. Il faut citer toutefois des efforts notables autour de la prévention des accidents, la mise en place de cabinets médicaux, des services sociaux, des coopératives d'approvisionnement, des comités d'entreprise. Les témoins de l'époque interrogés gardent un souvenir ému d'une période où ils ont eu le sentiment de faire un travail utile, gratifiant (au sens étymologique du terme), dans des conditions de garanties sociales nettement meilleures que celles de leur statut ancien et précaire de paysans.

Et puis d'ailleurs ajoute une femme ; « le docteur Peindarie, c'était le médecin des pauvres, il ne faisait pas toujours payer ». Etre médecin, en ces temps, c'était une vocation civile.

Si le paternalisme est reconnu comme une prétention des patrons à décider eux-mêmes de ce qui est bon pour leurs ouvriers, les témoignages de l'époque montrent que ce paternalisme là ne s'était pas trop trompé. Et si, selon certains économistes, le bonheur consiste simplement à être « plus riche que son beau-frère », il est vrai aussi que ce qu'on obtient en le réclamant a plus de valeur que ce qu'on vous donne !

- **Organisation communale**

Le village du Villard dépend de la commune du Planay ; elle est gérée par un conseil municipal de 12 membres et le maire, au début de la guerre est Mr SOFFRAY.

Les réunions de conseil sont régulières pendant toute la durée de la guerre et se préoccupent des problèmes de gestion communale, ainsi qu'il apparaît sur quelques réunions choisies au hasard :

- **30/09/1939 :**
 - renouvellement du bail de plan Fournier
 - PV d'estimation des coupes de la forêt communale
- **19/11/39 :**
 - équilibrage du budget communal par affectation des contributions directes pour l'année 1940, à hauteur de 62837 F
 - acceptation de l'offre de Mr Emile SOUVY, marchand de bois à Planay, pour acquérir une coupe forestière à hauteur de 33000F
- **11/02/40 :**
 - approbation des listes d'assistance
 - renouvellement du bail du presbytère
- **9/03/41 :**
 - le maire informe le conseil que « le doron est entré depuis quelques années dans une phase d'activité qui ne peut que s'accroître dans l'avenir ».
 - Le passage d'eau du torrent a diminué de 1m en largeur, par suite d'une remontée du lit.

Des travaux d'enrochements sont entrepris sur la digue du Villard.
- **13/07/41 :**
 - demande d'allocation complémentaire de bois de chauffage pour les habitants et le boulanger, le bois d'affouage ne suffisant pas.
- **12/10/41 :**
 - demande d'occupation de terrain et de cession de droits d'eau, au profit de la société BOZEL MALETRA, pour exploitation de la chute de Pralognan.
 - L'accord du conseil est donné en considération de ressources financières nouvelles pour la commune.
- **15/02/42 :**
 - une pénurie de charbon de chauffage nécessite un supplément de bois d'affouage
 - désignation d'un trésorier « chargé de recevoir les dons de toutes natures pour les fêtes publiques ».

- **19/07/42 :**
 - « le prix de la saillie des taureaux est fixé à 10F, dont moitié pour l'hiverneur et moitié pour la société de fruit commun ».
- **06/03/43 :**
 - fixation des taxes de pâturage pour « bovins de toutes natures ».
- **16/09/43 :**
 - le conseil municipal est invité à se prononcer sur le projet de rattachement du village industriel du Villard à la commune proche de Bozel, « pour faire cesser une situation anormale et catastrophique ».

Ce projet est largement argumenté mais le rejet est catégorique et non moins argumenté.

Le 24 Septembre 1944, le comité cantonal se réunit sous la présidence de Camille FRISON et fait connaître les décisions du Gouvernement provisoire de la République. Il désigne les membres du conseil et Mr BERTIN est élu maire.

- **9/03/45 :**
 - fixation des indemnités dues par BOZEL MALETRA pour dégats causés lors de l'aménagement de la chute de Pralognan
 - répartition des droits d'eau : 100kW et 200 000kWh gratuits pour la commune.
- **18/05/45 :** mise en place du conseil après les élections municipales des 29 Avril et 13 Mai 45 ; Mr Jean MORARD est élu maire.

Les préoccupations d'une commune en temps de paix reprennent le dessus :

- organisation de la montagne de Ritor
- renouvellement des droits de chasse
- bail de pêche
- révision des listes électorales
- gérance de la cabine téléphonique
- subvention pour la fanfare l'Echo du Mont Jovet
- délivrance des livrets des prisonniers rapatriés

- **Tourisme**

A l'époque de la guerre 39-45, la commune du Planay est essentiellement industrielle, et la seule autre activité est le pastoralisme, sur les alpages de la commune.

Il n'existe pas de projet touristique sur la commune, cette part d'activité ayant été revendiquée et assumée par Pralognan. Le Villard n'est cependant pas insensible

aux projets touristiques des communes voisines : la commune de St Bon, avec le développement prévu de Courchevel, et la commune de Champagny.

3. THEMES DE LA VIE QUOTIDIENNE

- Ecole

Au début de la période de guerre, l'école du Villard comporte 2 classes :

- une classe de petits, correspondant au CP et CE1, avec comme institutrice Mme EXERTIER, puis Mme VITTOZ, située dans l'école « du haut ».
- une classe de grands, avec Mme DIARD, dans « l'école du bas ».

Dans les années 42 ou 43, cette organisation évoluera en 3 classes :

- les petits, qui restent à « l'école du haut »
- les moyens avec Mme DIARD, à l'étage de « l'école du bas »
- les grands, avec Mr VITTOZ, au rez de chaussée

Les écoles du haut et du bas étaient mitoyennes, mais on disait « les écoles du Villard ».

Aujourd'hui, l'ancienne école du haut est conservée, avec son appellation, mais elle a été transformée en logements. Il est vrai que les besoins ne sont plus les mêmes car l'effectif est passé de 94 élèves à 7 !

L'école est mixte, ce qui constitue une originalité pour l'époque, même si ce choix ne doit rien à une autre raison que le remplissage des classes.

Les témoins se souviennent des directives de l'Etat Français qui se traduisaient par la levée des couleurs le matin et le chant patriotique *Maréchal nous voilà* entonné en chœur. Par la suite, ce chant sera remplacé par le chant des partisans *Ami, entends-tu, le vol noir des corbeaux dans la plaine ; ami, entends-tu le cri sourd des pays qu'on enchaîne...*

Au début de la guerre, les écoliers sont munis d'un signe de reconnaissance portant leur nom et adresse, en cas d'enlèvement : pour les petits, ce sera une étiquette cousue sur leur tablier, et pour les grands, une médaille en aluminium, comme en portent les soldats.

Les souvenirs de cette période pour les écoliers de l'époque ont leurs cotés positifs comme leurs cotés négatifs.

Les cotés négatifs ressortent des récits de certains élèves : par exemple, un élève du cours préparatoire qui se souvient, alors qu'il se plaignait de problèmes intestinaux avec diarrhée, d'avoir dû rentrer chez lui « en plein jour et en culottes courtes, sans aucune préparation, sur plus d'un kilomètre ». Ou celui dont on attachait la main gauche dans le dos pour l'obliger à utiliser sa main droite : il se considère aujourd'hui comme *un gaucher contrarié*. Ou encore celui qui, ne sachant pas dessiner un oiseau, s'est vu infliger la punition de rester sous le bureau de la maîtresse pendant toute la

classe. Pour chacun de ces témoins, dont nous conserverons l'anonymat, cela constitua un traumatisme; même s'ils en connurent beaucoup d'autres dans la vie, celui là revêt la force d'avoir frappé leur innocence.

Il est vrai aussi que Mme Françoise Dolto n'était pas encore très connue.

Les cotés positifs sont trop longs pour être tous cités, provenant d'ailleurs des mêmes témoins. Mais comment ne pas évoquer le témoignage de cet ancien élève qui ramène à ses premières années au Villard son apprentissage réussi de la langue, avec l'étude des voyelles, consonnes et diphtongues dès le cours préparatoire, et l'apprentissage des temps dès le cours élémentaire : présent, imparfait, futur, passé simple, passé composé, ou de l'étude de l'arithmétique autour des problèmes de bénéfice de la coopérative (B=PV-PA) ; ou encore ceux qui se souviennent des leçons de choses autour des haricots, mousses, têtards, salamandres, glands, hannetons, scarabées ou autres coléoptères. Ou celui qui se souvient d'avoir appris des mots que peu d'enfants utilisent aujourd'hui, voire même connaissent, tels *ersatz*, ou *succédané*. Il est vrai que la période se prêtait à de tels apprentissages, l'usage des « succédanés » supplantant l'usage des produits eux-mêmes, difficilement disponibles.

Le nombre d'élèves, qui était de 94 à l'école du Villard pendant la guerre, est aujourd'hui, en 2010, de 7 élèves, dans une seule classe, en primaire. 16 élèves sont au collège à Bozel et 7 élèves au lycée de Moûtiers.

- **Habitat**

L'habitat du Villard était très traditionnel et aucune audace architecturale n'est à signaler dans les constructions à l'époque de la guerre. La seule audace interviendra dans l'immédiat après-guerre, avec la construction de la centrale électrique, la « cathédrale ».

En matière de réseaux, le Villard n'était pas mieux doté, à cette époque, que les autres villages, et l'eau potable venait du torrent, avec filtre sur l'évier pour l'eau de boisson, tandis que les eaux usées repartaient au torrent. Selon des témoins, l'adduction d'eau potable suivait la conduite forcée et on peut raisonnablement penser que la prise d'eau était située au même niveau.

L'auteur se souvient des logements préfabriqués abritant la main d'œuvre étrangère, notamment marocaine, dont les latrines étaient disposées au-dessus de la rivière, avec chute directe. Mais comme cela était généralisé, personne n'était choqué.

Sur ce thème des réseaux d'eau potable et d'eaux usées, il est amusant de faire référence à un ouvrage connu, de Jérôme Carcopino, membre de l'Institut, traitant de « la vie quotidienne à Rome à l'apogée de l'Empire ». Force est de constater qu'en matière de réseaux divers, le Villard se situait au niveau de la Rome antique.

Les produits d'entretien étaient relativement peu nombreux et le savon noir d'usage fréquent ; on pouvait d'ailleurs le fabriquer soi-même, avec la recette suivante :

- 1/3 de résine de sapin ou d'éricéa
- 1/3 de soude, qu'on se procure à l'usine
- 1/3 de gras, qu'on se procure chez le boucher.

- **Nourriture**

La nourriture au Villard du Planay pendant la période 1939-1950 n'est certainement pas différente de ce qu'elle était dans les autres régions de Savoie et on sait, par de nombreuses communications sur ce sujet, qu'elle se rapprochait, par la force des choses, de la nourriture traditionnelle des siècles précédents. En effet, la difficulté des transports, le manque d'approvisionnement, les circonstances liées à la guerre, ont entraîné, pour l'habitant du Villard comme pour tous à la même époque, un retour aux nécessités des économies de subsistance. Le recours à la production potagère familiale était quasi généralisé, avec les espèces traditionnelles, mais aussi des espèces particulières comme le rutabaga et le topinambour, deux plantes cultivées pour leurs tubercules. Le témoignage populaire, non dénué d'humour, prétend que ces légumes permettaient une variation agréable des menus : soupe de rutabaga et ragoût de topinambour pouvant succéder le lendemain à une soupe de topinambour et un ragoût de rutabaga. On peut s'interroger sur l'utilisation particulière de ces légumes qui serait due à des difficultés de culture de la pomme de terre, cependant introduite en Savoie depuis longtemps, du fait d'une période climatique particulièrement sèche en été, notamment en 1941 et 1942, et des attaques de doryphores. Ceux qui étaient gamins à l'époque se souviennent du ramassage de ces petites bêtes aux élytres marquées de lignes noires qu'on entassait dans des boîtes de Banania avant de les faire brûler.

Dans beaucoup de cas, y compris chez les cadres de l'usine, le potager familial se doublait d'un poulailler et d'un clapier, d'un saloir à jambon, et parfois même d'une petite chèvre pour le lait frais : ah « qu'elles étaient jolies les petites chèvres du Villard... ».

La plupart des autres produits étaient soit introuvables, soit contingentés, ce qui signifie à peu près la même chose.

Le contingentement se traduisait par des tickets d'alimentation, gérés par la mairie, avec des droits personnels fonction de l'âge ou de la dureté du travail : c'est ainsi qu'un adolescent classé J2, avait droit à une certaine quantité de sucre et de matière grasse, dont du lait, tandis que le même adolescent, ayant passé l'âge du J2, devenait J3 et son droit au lait était remplacé par un droit au vin, avec une quantité variable dont le sommet était atteint par le « travailleur de force ». Dans la pratique, la distribution des rares denrées disponibles, en échange de tickets, se faisait à la coopérative ouvrière (la coop) ; les enfants se souviennent que les rares bonbons – les « bonbons acidulés au détail » - étaient décomptés sur ticket de sucre.

Le café ne faisait pas partie des cultures vivrières au Villard et tous les moyens étaient bons pour l'économiser ou l'« agrémenter ». Le mélange café-chicorée, traditionnel, faisait ainsi la place au mélange café-orge, voire au mélange café-glands, avec des proportions variables dont parfois le café était complètement absent. Les écoliers de l'époque se souviennent d'avoir soutenu le moral de la population locale par des ramassages de glands dans les forêts du Villard, avec « leçon de choses » ou de vocabulaire – le gland est un ersatz, un succédané de café - sous la direction du maître ou de la maîtresse, avant les séances de torréfaction familiale dans un cylindre percé de trous, sur des braises.

Dans ce domaine de la nourriture, tout le monde n'était pas logé à la même enseigne, et il est clair que la qualité de paysan, avec sa propre exploitation, était un avantage pour se procurer les produits de la ferme ou les moyens d'autres transactions commerciales avec l'utilisation de la « monnaie matière ». Pour les autres, il restait le marché noir – en qualité de consommateur – ou la ressource de rechercher les produits disponibles. Pour le beurre et le fromage, le site de « entre deux eaux », en zone italienne, était bien connu, mais cela supposait un déplacement de 2 journées, à pieds, via Pralognan, le col de la Vanoise et la descente sur « entre deux eaux ». Pour l'aller et retour, une halte au refuge « Félix Faure » était souvent utile.

D'autres ressources existaient, en fonction des époques de l'année, et c'est ainsi que les champignons, les myrtilles, voire même le gibier, dans des circonstances parfois épiques – le coq de bruyère (petit coq de bruyère : *tetrao tetrix*) tiré à la canne fusil, ou les chamois partagés sur la place du village – constituaient une amélioration agréable de l'ordinaire.

Pour tous, le sommet du plaisir culinaire fut atteint à l'occasion de la libération, lors du grand banquet populaire organisé par le comité des fêtes de l'usine dans le garage de l'électrobus », le 2 juin 1945. Le détail du menu figure plus loin.

- **Habillement**

En matière d'habillement, les seules ressources étaient : économie, économie, économie.

La société de consommation n'était pas encore apparue au Villard, et un vêtement ne se remplaçait que lorsqu'il était usé, ravaudé, rapiécé ou réservé pour quelqu'un de plus jeune. Les exigences de la mode n'étaient pas la préoccupation première, et les écoliers disposaient tous du même tablier noir. Dans certains cas, les vêtements n'atteignaient pas l'âge d'être reprisés, certains tissus manquant des qualités de résistance requises. C'est ainsi qu'il en advint de quelques essais en tissus de fibres de cellulose, du tissu de papier, dont les utilisateurs se rappellent, lors de chutes en luge ou à skis, s'être retrouvés les « fesses à l'air ».

La laine était très utilisée et un pull devenu trop petit était détricoté pour être retricoté en écharpe ou gants ou mitaines. La laine utilisée était souvent de la laine brute non désuifée et les enfants se souviennent de ces pulls en laine grège qui tenaient chaud mais qui grattaient horriblement. Le tricot était une activité de base, de la mère de famille bien sûr, mais aussi des hommes et des enfants qui apprenaient à tricoter à l'école pour alimenter les colis aux prisonniers de nombreuses écharpes.

Pour les enfants, la tenue normale était les culottes courtes, été comme hiver, et les pantalons longs, de type golf, étaient à usage exclusif extérieur.

Pour les femmes, le froid pouvait se combattre avec des fourrures : il s'agissait de fourrure de lapin ou de renard. Encore fallait-il, après avoir trouvé l'objet convoité, disposer de la « monnaie matière » indispensable pour alimenter le troc qui constituait l'échange commercial de base.

Les chaussures étaient réalisées avec les empeignes des chaussures dont les semelles étaient usées et remplacées par des semelles de bois à bouts carrés, sans doute plus facile à réaliser. Le claquement était atténué par une couche de caoutchouc provenant de vieux pneus. Il va de soi que cette formule ne permettait que rarement de se distinguer à ceux que les circonstances mettaient en état de tenter de le faire : fête populaire, exercice de séduction ou autres. Une anecdote dont il n'est pas permis de douter résume bien ce type de situation : elle est racontée par Monsieur Soffray, sous le titre le « troc de chaussures » (voir plus loin parmi les anecdotes).

- **Déplacements**

Le village du Villard disposait d'un système de transport en commun, l'électrobus, qui desservait Bozel, Vignotan, Brides, Salins et Moûtiers. C'était le seul moyen de transport, les automobiles privées étant extrêmement rares et, au demeurant, réquisitionnées pour les besoins de la résistance.

L'électrobus était un trolleybus d'avant l'heure, avec une technologie bien connue par les actionnaires de la société Bozel Malétra : moteur à courant continu et alimentation par fil conducteur aérien (caténaire). Ce type de véhicule était le seul disponible compte tenu de la pente moyenne entre Moûtiers et Bozel, qui excluait une voie de chemin de fer classique qui aurait peut-être assuré la pérennité du site industriel. Dans tous les cas, les habitants du Villard de la période se félicitent d'en avoir disposé.

Les autres moyens de transport étaient fonction des disponibilités et des possibilités du moment.

Les animaux de trait étaient utilisés pour les livraisons locales, le charbon par exemple, les ramassages d'ordures, ou pour la traction du chasse-neige en hiver ou du traîneau du docteur.

Les transports de marchandises ou de matériaux utilisaient les rares camions, avec gazogène. Le démarrage le matin était laborieux puisqu'il fallait faire chauffer le bois pour la production du gaz utilisé comme carburant.

Les rares automobiles, celles n'ayant pas été réquisitionnées pour les besoins du maquis, fonctionnaient avec le seul carburant disponible : un carburant de substitution à base de Paraldéhyde, appelé Girardol par référence au nom du directeur de l'usine : Mr Girard.

Un témoin explique l'origine du Girardol par un essai effectué par un ouvrier du service « para » sur sa moto, essai poursuivi par le chef de service, Mr HUMEAUX sur sa propre voiture, une Renault. Ils mirent au point les réglages nécessaires et proposèrent au directeur l'appellation « girardol », de préférence à « humeauxol », imprononçable. Il s'agit là d'une anecdote authentique, mais pas d'une vérité historique vérifiée.

Ce carburant nécessitait un réglage particulier des carburateurs des voitures du fait de sa densité différente, mais son usage se compliquait aussi du fait de son point de

congélation relativement élevé et de son agressivité. On verra plus loin qu'il servit de monnaie d'échange dans un certain nombre de transactions avec le maquis et les allemands.

Tous les autres déplacements se faisaient à pieds, et d'abord les déplacements des travailleurs qui venaient de Tincave, Villemartin ou Champagny. Il fallut attendre en effet les années 50 pour qu'un ramassage fût organisé pour les travailleurs de l'usine.

Michel Etievent a beaucoup écrit sur les efforts consentis par les hommes et les femmes en ces périodes ; il cite un chiffre de plus de 4 heures de marche quotidienne pour les ouvriers paysans. Cela devait-il être dit, cela doit-il être répété, alors que ces efforts ne sont jamais que ceux que les habitants des montagnes ont toujours consentis et consentent encore pour y vivre, non à leur seul bénéfice d'ailleurs, mais au bénéfice de tous. Ces efforts sont comparables à ceux d'autres hommes et d'autres femmes, dans d'autres régions ; ils sont comparables à ceux consentis par la main d'œuvre immigrée pour contribuer aux besoins de l'industrie naissante et des travaux publics.

Leur rendre hommage constitue donc peut-être une banalité, mais ce n'est que justice, et c'est même un devoir tant leur contribution à l'histoire d'aujourd'hui est importante, à la hauteur de leur modestie.

- **Distractions, vie sociale**

Les distractions étaient peu nombreuses à cette époque, encore plus peut-être au Villard, où le rythme de vie n'était pas les 3 x8 : « métro, boulot, dodo », mais les 4x6 : « trajet, boulot, boulot, dodo ». La vie sociale n'était pas pour autant inexistante, et Jojo se souvient d'y avoir participé largement avec son accordéon.

Pour un enfant de l'époque, les souvenirs vont aux promenades, aux cueillettes, aux chapardages, au plaisir infini de vivre son enfance dans la nature : quel émerveillement que la floraison des lilas au printemps, le temps des hannetons et des scarabés, les papillons dans les champs de fleurs, les têtards dans les mares, mais aussi l'hiver et les trains de luges. Et quel plaisir les baignades d'été dans deux gouilles du torrent de Pralognan, dans une eau à 10°C : celle du haut était réservée aux garçons et celle du bas aux filles, car l'école était mixte, mais la baignade ne l'était pas ; il faut dire que le maillot de bain était parfaitement inconnu et que ceci explique peut-être cela.

- **Ségrégation**

Les témoignages sont unanimes pour reconnaître l'absence de ségrégation dans la micro société du Villard, même si le brassage de la population n'était pas aussi complet qu'il eût été souhaitable. Les difficultés de déplacement, les obligations de la défense passive, les interdictions de réunion, les contraintes vivrières, ne facilitaient pas ce brassage. Mais la vie d'usine favorisait la solidarité du travail et la ségrégation était une notion sans consistance.

Dans les faits, la « ségrégation » au Villard consistait à une séparation arbitraire de la population en 2 groupes, en vertu d'une certaine forme d'humour, et dont la conséquence se traduisait dans les 2 entités qui organisèrent de façon indépendante les

festivités de la victoire : les « nègres » et les « juifs ». Le droit d'être l'un ou l'autre était le droit du sol, quelque pût être par ailleurs le droit du sang, et les habitants de la rive droite étaient « juifs », tandis que ceux de la rive gauche étaient « nègres ». On se perd en conjectures pour expliquer cette apparente « ségrégation »: pour les uns, il s'agit d'une distinction entre ceux qui habitaient la rive gauche, la rive des ateliers, donc celle des travailleurs, les « nègres », et ceux qui habitaient la rive droite, la rive des commerces (boulangerie, boucherie, coopérative), donc celle des marchands, les « juifs ». Cette explication ne tient pas compte des quelques bizarreries qu'elle implique : le directeur, qui habitait rive droite était donc « juif », tandis que la quasi-totalité de son encadrement qui habitait rive gauche était « nègre » ; à moins qu'il ne soit pas considéré comme bizarre qu'un directeur ne soit pas un travailleur, ou qu'un « juif » fasse travailler des « nègres » ! Une autre bizarrerie se situe dans le fait que la chapelle catholique, dédiée à Ste Marguerite, soit située sur la rive droite, donc en territoire « juif », à moins que cela ne fût une marque prémonitoire d'œcuménisme d'avant VATICAN II.

Une autre explication serait que les « nègres » correspondent à ceux qui étaient sous les fumées et la poussière, ce qui est compatible avec le fait que le directeur travaillait sans être « nègre ». Oui mais alors s'il travaille, pourquoi est-il considéré comme « juif » ? A moins que les « juifs » ne soient aussi reconnus comme travailleurs, mais comme travailleurs propres, donc non « nègres ». Et que dire du fait que selon ce découpage, les travailleurs immigrés, pour la plupart maghrébins, dont les cantonnements étaient situés rive gauche et rive droite étaient donc indifféremment « nègres » ou « juifs » tout en travaillant dans la poussière. On n'en sort pas.

On aura compris que si le thème de cette ségrégation apparente relevait de l'humour, - c'est la seule explication qui ne souffre pas de contestation - la façon de le traiter se devait de le prendre aussi sur ce ton. Mais quoi qu'il en soit, il s'agit d'un thème qui avait fait couler beaucoup de sang et sur lequel personne ne se risquerait aujourd'hui ; l'humour politique existe toujours, mais il ne s'applique qu'aux autres et évite soigneusement ce qu'on pratiquait dans ces époques troublées : l'autodérision...

La réalité est sans doute très prosaïque et liée à la capacité de la seule salle disponible pour rassembler la population entière, et la distinction entre « juifs » et « nègres » était le contraire d'une ségrégation puisqu'elle rassemblait la population sur les 2 termes alors véritablement porteur d'ostracisme : les juifs et les nègres. Ils se côtoyaient sans le moindre problème au bistrot du village, avec un seul et même ennemi, l'occupant. Quelle magnifique leçon de citoyenneté.

- **Echanges marchands**

Tous les échanges ne se faisaient pas sous forme de troc, et il va de soi que le marché noir permit à certains de s'enrichir à bon compte lorsque les transactions rendues obligatoires par les nécessités de la vie ne se faisaient que selon le principe du « plus offrant », sans trace évidemment. La conséquence amusante de ce type de dérive, au demeurant relativement limité dans la micro société du Villard où prévalait la solidarité, se situe à une période de changement de monnaie, après la victoire. Cela se passait en mairie, sous la protection des sociétés de chasse assurant le service d'ordre civil, et on vit certains se faire accompagner de plusieurs personnes, non par crainte de

vol, mais par nécessité de redistribuer une somme d'argent liquide anormale pour un homme seul.

- **Événements de guerre**

- Défense passive

Le Villard était organisé en matière de défense passive avec les ouvrages d'abris nécessaires et les procédures d'alerte avec la sirène de l'usine. Pour les habitants de l'Illaz, à l'époque on disait « les villas », les abris étaient constitués de 2 galeries creusées dans le talus, sur une trentaine de mètres, et étayées par des rondins. Pour les enfants, elles constituaient plus un terrain de jeux qu'une manifestation d'un danger possible, et les souvenirs qui s'y rattachent vont vers la découverte des chauves-souris, animaux familiers, plus que vers une crainte quelconque.

Il y eut peu d'alertes aux abris, mais des alertes de précaution, parfois pendant la nuit, se traduisaient pour les enfants par des nuits au cours desquelles ils restaient habillés et des descentes à la cave. L'auteur se souvient d'avoir ainsi connu les contes de Perrault lus par une mère ou une tante qui voulait rassurer, mais qui ne l'était certainement pas elle-même. Il en reste sans doute, dans certains esprits enfantins, que « la belle au bois dormant » a été réveillée par les sirènes et les avions.

Les bombardements de Chambéry et de Modane sont dans toutes les mémoires, soit parce que, pour le premier, nous étions quelques uns à avoir un parent courant le risque d'être victime, soit parce que, pour le second, les illuminations des glaciers rendaient le spectacle inoubliable ; quel que fût alors le sentiment ressenti, on retient davantage le sensationnel que l'idée des désastres qu'il procure. Guy GROS en garde un souvenir particulier, lui qui était aux premières loges, accompagnant son père, le boucher du village, dans les alpages du Planay. Le couvre feu était de rigueur et les déplacements de nuit strictement limités aux occupations indispensables.

- Maquis

L'organisation du maquis de Tarentaise date de la fin de l'année 1941, avec 6 districts, dont celui de Bozel. Les premières opérations datent de la fin de l'année 1942 et elles consistent en destruction de pylones et sabotages d'usines. L'usine du Villard n'est pas épargnée et le sabotage des conduites forcées est décidé dans le courant de l'hiver 43-44. Les témoignages écrits sur cette opération montrent qu'il s'agissait d'un travail d'amateur, ce qui est confirmé par les ouvriers de l'usine ayant participé aux réparations. Quel qu'ait pu être cet amateurisme, ce qui nous intéresse ici, c'est la motivation qui était la participation présumée de la production de l'usine à l'effort de guerre allemand. Cette présomption n'était pas dénuée de fondement comme le montre le témoignage du fils de Mr GIRARD (ancien directeur), et le dynamitage des conduites aurait été choisi comme un moindre mal puisque les autorités proposaient ni plus ni moins que le bombardement de l'usine, dont la conséquence aurait été catastrophique pour le village entier. Finalement, les négociations et les compromis recherchés par Mr GIRARD et les responsables du maquis ont permis d'éviter un drame humain. (Il n'existe à ma connaissance

aucune preuve de cette menace de bombardement mais elle est vraisemblable même s'il apparaît également vraisemblable qu'elle n'eût pas été mise à exécution si...)

Le maquis sur la région de Bozel et le Villard ne s'organisa vraiment qu'à partir des réfractaires au STO, et notamment après le débarquement en Normandie, le 6 Juin 1944 qui fut à l'origine de la mobilisation en Tarentaise.

En 1943, des contacts avaient été pris avec un résistant de Moûtiers et un groupe avait été constitué avec Maurice SAXE et d'autres. Le 1^{er} Août 1944, le groupe est réuni à Mirabozon, au dessus de Tincave, avant de gagner Longefoy, PC du commandant LUNGO, où des armes sont distribuées pour former la 2^{ème} compagnie de Bozel, avec les lieutenants Saxe et Anciaut. Le maquis du Villard est alors opérationnel et il va être engagé dans la libération de la Tarentaise.

FAITS ET ANECDOTES

- Sur la déclaration de guerre et la mobilisation générale

Les témoignages de la déclaration de guerre sont unanimes pour signifier que la nouvelle était celle d'un grand malheur. Pour beaucoup, le signe était celui d'une « aurore boréale », un ciel rouge, pris comme un signe inquiétant. Pour les parents des témoins vivants, l'idée du malheur était alimentée par leurs souvenirs de la « grande guerre », celle de 14-18 et de son cortège de deuil. Pour d'autres témoins, le souvenir est celui d'une assurance que la guerre allait être réglée en peu de temps et que les « frizous » n'avaient qu'à bien se tenir. On sait ce qu'il en advint. Plus prosaïquement, la déclaration de guerre fut annoncée par le tocsin, puis confirmée par la radio et les affiches de mobilisation générale.

- Sur les nouvelles à la radio :

Les témoins conservent le souvenir des « nouvelles » - on dirait aujourd'hui les informations - qui parvenaient sur les radios autres que nationales (« radio-Paris ment, radio-Paris ment, radio-Paris est allemand »), et notamment sur radio Andorre.

Pour les auditeurs ouvriers de l'usine, ce qui les intéressait, c'était les nouvelles du front Russe : « nos héros, c'étaient les Russes partis de Moscou pour aller à Berlin ; ce qui nous intéressait, ce n'était pas la bataille d'Angleterre, mais Normandie Niémen ».

- Dynamitage des conduites forcées

Il s'agit d'un acte de sabotage mené par le maquis pour arrêter la production de l'usine susceptible de travailler pour l'effort de guerre allemand depuis 1944,

notamment en produisant de l'acétone utilisé dans la production de poudre d'explosif.

Les équipes de sabotage s'étaient procuré les explosifs sur les sites d'exploitation minière de l'usine et les dispositions avaient été prises pour faire sauter les 2 conduites forcées, celle de Ballendaz et celle de Champagny. Seule celle de Ballendaz, la plus petite, sauta, avec un jet d'eau de 40m de haut, et ce résultat est heureux car la chute de Champagny avait une hauteur de chute de plus du double (540 m au lieu de 220 m). La conduite de Champagny fut désamorcée par le « père FAUDOU », selon un témoin. (Mr Henri FAUDOU, responsable du service entretien de l'usine), et la conduite endommagée fut réparée par les ouvriers avec un zèle et un savoir faire propres à prolonger la période d'arrêt. C'est ainsi que la conduite qui était une conduite rivée longitudinalement fut réparée avec des soudures, ce qui nécessitait la reprise des rivets.

Les témoins affirment que ce sabotage avait été négocié avec le maquis pour éviter une menace de bombardement de l'usine dont il apparaissait évident que le village aurait fait les frais.

- Sur les relations usine-allemands

Le fils du directeur de l'époque, Mr GIRARD, témoigne des relations pas toujours faciles avec les autorités d'occupation et des garanties à fournir aux responsables du maquis de Moûtiers. Le contact passait par l'un des cadres de l'usine, Monsieur SICRE, avec une monnaie d'échange: le girardol. Ce girardol, qui servait de carburant aux véhicules du maquis était livré à Moûtiers en fûts de 200 litres, et parfois même remplis directement à Moûtiers depuis les cuves de stockage de la société Bozel-Maletra, situées entre le faubourg de la Madeleine et la gare ; tout cela avec l'accord du directeur de l'usine et des dirigeants du maquis.

Un témoin digne de foi affirme que 2 de ces fûts transitèrent un jour de Moûtiers vers Albertville dans un camion qui dû prendre 2 soldats allemands en stop à Aigueblanche et qui firent le voyage assis sur les fûts. Sous ces fûts étaient dissimulées des caisses en bois contenant des postes radio provenant du parachutage de La Plagne et transférés vers Albertville par Mr BARDASSIER. Ce témoignage de Mr GIRARD fils est confirmé par un témoignage écrit de Joseph Bardassier, dans le mémorial de la résistance de Tarentaise

- Sur les colis de la croix rouge

La présidente de la croix rouge au Villard était la femme du directeur de l'époque, Mme GIRARD. Elle avait organisé des colis à destination des prisonniers de guerre avec notamment des tricotages réalisés par les enfants des écoles et autres volontaires sans doute. Ce témoignage est unanime (j'ai moi-même été l'un des tricoteurs) et le sentiment de solidarité qui s'en dégage est intact après tant d'années. Les colis étaient agrémentés de quelques boîtes que Mme GIRARD se procurait, non sans peine, et ils étaient acheminés par la croix rouge. La question a été posée de savoir si ces colis dont on sait qu'ils portaient, arrivaient à leurs destinataires. La réponse a été positive, par témoignage indirect, mais personne n'aurait douté qu'il en fût bien ainsi.

- Sur le troc : ou comment se procurer des chaussures

Le troc, on l'a vu, était souvent la base des échanges marchands.
Une anecdote nous est contée par René SOFFRAY.

Le patron du restaurant de Bozel demandait à son fournisseur habituel de l'approvisionner en lièvres ; la chasse était interdite, comme la détention de fusil, mais cela n'arrête pas un bon braconnier, et le marché est passé : 2 lièvres contre une paire de chaussures pour le fils aîné. Les 2 lièvres ayant été livrés, il s'avère que les chaussures sont des chaussures de femme, de pointure et d'état correctes, mais d'une teinte peu masculine : blanche et jaune. Devant le peu d'enthousiasme de son fils, notre acheteur a l'idée de modifier la teinture des chaussures par un traitement radical : une semaine de bain dans du brou de noix. Aussitôt dit, aussitôt fait, et la semaine passée, les chaussures sont ressorties, avec une teinte qui, selon les témoins, s'apparentait à du marron foncé associé à du jaune mordoré, avec reflets. Le témoignage précise que le fils à qui ces chaussures étaient destinées ne manifesta pas un enthousiasme débordant, mais qu'il les utilisa cependant, surtout le soir.

- Sur la vie religieuse

La pratique religieuse en ces temps troublés n'était évidemment pas facile mais les offices du Dimanche étaient régulièrement suivis, au moins chez les pratiquants, à l'église de Bozel, y compris pour la messe de minuit, avec peut-être un horaire adapté. Le retour se faisait à pieds, en procession, de Bozel au Villard.

Les séances de catéchisme se tenaient dans un local de l'usine, sous les ateliers, où il est arrivé que des participants fussent enfermés par des plaisantins ayant bloqué la serrure de l'extérieur en introduisant des morceaux de bois. Une intervention des services de l'usine fut nécessaire, après appel à l'aide et un délai qui a laissé aux victimes un souvenir mitigé. Cette anecdote réelle montre que malgré la rigueur des événements, l'insouciance propre à la jeunesse ne perdait pas ses droits, ce qui est tout à fait réconfortant.

Un témoin – il s'agit de mon frère aîné, Jacques, âgé de 10 ans à l'époque - garde un souvenir ému de sa confirmation en l'église de Bozel, devant l'évêque de Moutiers, Monseigneur TERRIER, et de la présentation des familles qui suivit la cérémonie. Les enfants étaient alignés derrière le porche de l'église, dominant la partie aval de Bozel, sous un soleil printanier et dans l'innocence de leurs 10 ans. Monseigneur TERRIER félicita un père de famille nombreuse – l'un de ceux dont les enfants participent aujourd'hui à l'équilibre des retraites, mon propre père – qui lui répondit : « merci Monseigneur ; on a fait ce qu'on a pu et on tachera de faire mieux la prochaine fois ».

Si l'insouciance de la jeunesse était conservée, l'humour des parents aussi !

- Sur les actions du maquis, ou : « les noisetiers de Pussy »

Il n'est pas question de retracer ici les actions du maquis ; d'autres l'ont fait, et avec une autre légitimité. Mais ces actions de guerre, vécues par des acteurs habitant le Villard, font partie de son histoire et peuvent être relatées : celle contée et vécue par Jojo Bertin a valeur d'exemple, d'un côté comme de l'autre des belligérants.

L'histoire se passe à Pussy, au-dessus de ND de Briançon.

Nous sommes en Août 1944 et la résistance de Tarentaise s'organise pour libérer la vallée, et dans un premier temps, des opérations de blocage de l'armée allemande sont organisées, notamment à l'occasion du parachutage du col des Saisies, le 1^{er} Août 1944.

Le 5 Août, de violents accrochages ont lieu au lieu-dit « Pierre Château ». Moûtiers est libérée le 6 Août et Bourg-Saint-Maurice le 8. Les Allemands étaient repliés en aval d'Albertville et au col du Petit Saint Bernard. La vallée était alors libre, mais l'armée allemande cherchait à gagner l'Italie et de violents combats allaient se poursuivre du 10 au 15 Août.

Le 10 Août, le groupe de Maurice SAXE, de Bozel, est envoyé à ND de Briançon, pour tenir la route sous le feu d'un FM. Un tir nourri est déclenché sur une concentration d'Allemands qui se replie momentanément avant de se ressaisir et contre-attaquer. Des tirs de mortier sont échangés, et c'est au cours de cet accrochage que le tireur au mortier français, l'abbé BOCH, est sérieusement atteint ; il mourra à Moûtiers, des suites de ses blessures.

Le 11 Août, les Allemands sont en position dans le village de Pussy pour tenter de garantir le passage de ND de Briançon qui ouvre la voie vers l'Italie et plusieurs groupes de maquisards, envoyés sur place pour tenir la position, sont pris sous le feu. Parmi les combattants se trouvent Jojo Bertin, François Mathelet, Maxime Barberis, Eugène Excoffier et d'autres.

La journée avait été calme, mais vers 15h, un « déferlement de mitraille » depuis l'église avec des tireurs dans le clocher et une mitrailleuse 12,7 en batterie. Le témoin, Jojo Bertin se souvient qu'il doit la vie sauve au fait de s'être baissé pour recharger son fusil, une balle ayant frappé la poutre derrière lui au même moment. Le tireur au FM était Mathelet qui organisa le décrochage en assurant un tir de fixation. Il fut d'ailleurs blessé à la jambe lors de cet accrochage et il est possible qu'il ait alors décidé de se sacrifier, ne pouvant décrocher avec ses camarades. Jojo Bertin raconte que lors de la descente vers ND de Briançon, ils empruntaient un sentier bordé de noisetiers et ils restaient sous le tir de la mitrailleuse qui fauchait les branches de noisetier au-dessus d'eux sans qu'aucun des maquisards ne fût touché.

Si l'histoire s'arrêtait là, ce serait déjà l'histoire d'un fait d'armes, mais il se trouve que l'un des maquisards de l'époque, Eugène EXCOFFIER, de Bozel, retrouvera plus tard un Allemand qu'il avait connu lors de ses études à Grenoble. Cet Allemand avait été soldat dans la Wehrmacht et se souvenait d'avoir tenu une mitrailleuse à Pussy à un moment où la certitude que l'Allemagne se fourvoyait entraînait une nette démobilisation de certains. C'est ainsi que ce soldat avait

repéré les fuyards, et forcé de tirer pour obéir à ses chefs, il avait réglé son tir à 1m au-dessus, fauchant les noisetiers, sans autres dégâts.

Ces combats qui se prolongèrent jusqu'au 15 Août aboutirent à une libération définitive de la vallée, mais 23 jeunes français y laissèrent la vie.

- Sur les prisonniers et le père BOUZON

Le « père BOUZON » avait été choisi pour convoier depuis Lyon le premier contingent de prisonniers de guerre affectés à l'usine du Villard. Cela représentait un long déplacement et il dû partir tôt, après une nuit courte. Ayant récupéré les prisonniers concernés, il leur expliqua les conditions de transfert, l'arrêt à la gare de Moûtiers et le transfert par électrobus.

Le voyage se déroula sans incident et les prisonniers se retrouvèrent au Villard en fin de journée, mais lorsqu'on chercha Mr BOUZON il fallut bien convenir qu'il avait disparu et que les prisonniers étaient arrivés seuls. Tout s'expliqua après que Mr BOUZON se fut réveillé au terminus de la ligne à Bourg Saint Maurice et pût rejoindre le Villard.

- Sur l'armistice

L'armistice fut annoncé comme la déclaration de guerre, par le tocsin, mais les nouvelles que chacun recevait par la radio de l'avancement des troupes alliées ont limité l'effet de surprise. La guerre était finie et il ne restait plus qu'à compter les plaies.

Mais auparavant, des réjouissances s'imposaient.

Elles prirent diverses formes : présentation des armes devant les écoles, fêtes populaires, et banquet de la victoire dans le garage de l'électrobus, avec le menu suivant :

Grand banquet du quartier nègre

Déjeuner :

Asperges de la petite dent

Gelée tête de Nègre

Crosets « armistice »

Blanquette de veau de Ritor

Haricots verts de Bohême

Roti du Maine

Crème exotique « y a bon »

Gâteau Plan de la Salaz

Café « noir »

Marc vieux de Corbassière

Vin rouge des gorges de Ballendaz

mis en bouteille au Chatel en 1830

Vin blanc sans-pagne.

Diner :

Potage « nègre »
Pâtes « creuses »
Viande froide « assiette anglaise »
Salade « Russe »
Cerises « métropole »
Vins des « tropiques »

Les conjectures évoquées ci-dessus sur les raisons d'une apparente « discrimination » entre « nègres » et « juifs » se poursuivent sur le fait de savoir si un banquet « juif » eût bien lieu. Il n'en subsiste, à ma connaissance, ni preuve, ni souvenirs.

CONCLUSION

La première conclusion qui s'impose est que le village du Villard, avec son usine, a plutôt bien traversé la guerre, du fait sans doute de son enclavement : s'il a constitué un handicap dans le domaine industriel, il a été un avantage vis-à-vis des troupes d'occupation.

Compte tenu des conditions de subsistance, l'état de l'ouvrier paysan lui a sans doute permis de souffrir moins que les habitants des villes des restrictions liées à la guerre. D'une façon générale, la micro société du village a fait preuve de solidarité, sans ostracisme, que ce soit vis-à-vis des autochtones nécessiteux ou vis-à-vis de la population immigrée. Il est vrai que le travail et les soucis partagés favorisent le lien social.

L'absence d'ostracisme, dans une population confrontée au problème nouveau de l'immigration, notamment maghrébine, et dans une situation où les difficultés quotidiennes conduisent souvent au repli sur soi, est à noter comme un point très positif d'adaptation. Ce point positif est conforté par la position du clergé dont les initiatives citées dans la Chronique Diocésaine sont la preuve d'une préoccupation qui va bien au-delà de la seule exploitation de la « force de travail » des immigrés. Les questions que le diocèse de Tarentaise propose à l'encadrement des usines, directeurs et ingénieurs, sont : « que nous apporte cette main d'œuvre et qu'attend-elle de nous » ? On y trouve l'expression d'un devoir qui a été assumé par la population du Villard, qu'elle soit croyante ou non croyante, d'ailleurs.

Enfin, les péripéties liées au maintien de l'activité industrielle sur le site malgré son handicap originel d'enclavement montrent que, au-delà des ressources minérales et énergétiques locales, c'est la qualité de la main d'œuvre, son courage, sa volonté d'adaptation, son inventivité, qui ont permis de conserver, jusqu'aux années 70, l'espoir d'une activité pérenne.

Cette contribution, dans ses caractéristiques professionnelles, mais plus encore dans sa dimension humaine, est à porter au crédit de la civilisation montagnarde de Savoie.

Si on change l'angle de vision par un zoom arrière historique, on peut emprunter une conclusion à Michel SERRES qui, dans une chronique un peu provocatrice parue dans le Dauphiné-Libéré du 6 Janvier 2010, situe la période correspondant à la fin de l'épopée industrielle du Villard, soit la période des années 70, à l'époque qu'il qualifie de « fin du néolithique », quand « l'humanité était composée essentiellement de paysans, de cueilleurs-chasseurs ». C'est dans cette période que la France a cessé d'être rurale pour devenir urbaine, cette période où pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, « les hommes ne mourront plus dans le monde où ils sont nés ».

L'épopée industrielle du Villard se situe donc dans une transition entre le néolithique et le monde moderne, avec la parenthèse de « l'ouvrier paysan », homo sapiens et homo faber, encore paysan et déjà moderne.

Comment ne pas être frappé par le rythme de cette période, sur ce site, dont l'histoire inchangée se mesure en millénaires et dont le haut fait consiste dans son adaptation à la modernité. La principale leçon que j'en retire c'est que cette adaptation ne s'est pas faite par moins d'efforts, comme les promesses des philosophes auraient pu le faire escompter, souhaiter, ou même revendiquer, mais au contraire par un supplément d'efforts naturellement acceptés, parce que le paysan des montagnes de Savoie n'imagine pas la vie autrement, parce que la précarité qui fut son lot depuis toujours lui a apporté cette « résilience » dont parle Boris CYRULNIK. Les pères avaient accepté l'émigration, « par orgueil et esprit d'indépendance », selon la formule de Mgr TURINAZ ; les fils ont décidé de travailler au pays pour la même raison, par fierté, avec courage et volonté et cet esprit d'indépendance qui est la marque de l'inventivité.

L'épopée industrielle du Villard n'est qu'une péripétie à l'échelle du temps, mais la leçon à en tirer revêt une valeur éternelle : courage, volonté, inventivité, ne serait-ce pas là la recette éternelle du succès ?

Puisse la suite de l'épopée, l'évolution « des sillons à l'or blanc » selon la formule de Roger LOYET, fournir au monde moderne une telle exemplarité.

Les pessimistes d'aujourd'hui mesurent l'écart entre cet effort accepté par nos ouvriers paysans et le compare avec ce que recherchent les habitants des villes : la simplification de l'effort, la sécurité, la garantie, la distraction, le loisir, l'éphémère, bref, la consommation et l'addiction qui en découle. Ils en concluent que la fin du néolithique, le passage à la civilisation moderne, risque d'être, pour l'humanité, le commencement de la fin tout court.

Les optimistes, eux, nous appellent à un « optimisme de combat » dont la forme évidente est celle des qualités dont ont fait preuve nos ouvriers-paysans et qui constituent la trame de leurs témoignages. Dans la situation de la guerre, il s'agissait évidemment des qualités nécessaires d'adaptation, mais qui pourrait prétendre que

ces qualités sans lesquelles il n'est pas d'optimisme, ne soient pas des éléments indissociables de la mesure du B.I.B : le Bonheur Intérieur Brut ?

Il est intéressant de faire un rapprochement entre cette conclusion concernant le site du Villard et le constat moderne de la fin de la période d'industrialisation que connaît la France avec les délocalisations dans tous les domaines industriels et notamment dans le domaine automobile. L'économiste Jean Fourastié avait anticipé l'évolution des économies passant du secteur primaire de la production au secteur secondaire de l'industrie des biens et aboutissant finalement au secteur des services dans une civilisation où, disait-il, « rien ne sera moins industriel que la civilisation née de la révolution industrielle ».

La France se pose aujourd'hui la question de son passage dans l'économie des services dans laquelle elle a peine à rentrer (certains économistes appellent cette évolution nécessaire le « paradigme de la Clio »). Le Villard, qui est passé du secteur primaire au secteur secondaire en moins d'un siècle, a-t-il pris le virage vers le tertiaire ? Si on en croit les courbes démographiques, il ne semble pas que ce soit tout à fait le cas.

Fourastié est resté moderne ; il nous invite à nous tourner vers des « écosystèmes serviciels », intégrant de nouveaux types de biens, de nouveaux modèles économiques, de nouvelles compétences de service. Il nous invite à investir le champ de la « ville tertiaire », à nous préoccuper de la question du « genre de vie ». Nous avons été sensibles au « virus industrialiste », au hardware, au matériel : nous y avons répondu avec le « courage et la volonté » des ouvriers-paysans ; nous devons passer à l'économie du soft, de l'immatériel : nous devons y répondre avec la même inventivité qui a permis à l'usine du Villard de survivre.

Toutes ces préoccupations sont elles bien les nôtres aujourd'hui ou sont elles décidément incompatibles avec notre environnement savoyard et sommes nous condamnés à un tourisme exclusif et servile, qui amène plus de « clients » que d'amis, selon le mot de Jacques LOVIE ?

La base de l'économie de l'immatériel, c'est d'abord la connaissance, et la solution passe évidemment par la recherche scientifique et technologique et par ses applications politiques. Interrogé sur les conditions de ce passage, Michel SERRES relève la difficulté liée au fait que les politiques ont la légitimité mais pas la compétence, tandis que les savants ont la compétence mais pas la légitimité. Il propose de reconfigurer le profil du savant et celui du politique en faisant faire de la physique aux élus ! Et pourquoi ne pas reconfigurer le rôle de la Culture en y intégrant la science et les technologies, au même titre que les historiens souhaitent maintenir l'Histoire dans les classes terminales scientifiques.

A l'époque dont nous parlons, - la guerre et l'immédiat après-guerre-, l'école faisait une distinction entre les études dites « classiques » et les études dites « modernes », à vocation plus scientifique. L'interpénétration de ces 2 approches scolaires se traduisait, dans les classes terminales, par une touche de classicisme dans l'approche scientifique et technique, sans que l'inverse fût vrai pour les études classiques. La conséquence de ce type de situation, outre le discrédit qui en découle pour les formations techniques, est une

désinformation du citoyen devant des choix technologiques qui échappent à sa compétence et à celle de ses élus, sauf à accepter la dérive dangereuse de la technocratie.

Et cet effort de la Culture vers la Science et les technologies, cela n'est il pas, au premier chef, le devoir des associations culturelles qui aident chacun dans sa vie de citoyen et qui placent au centre des préoccupations celle du « genre de vie ». C'est d'ailleurs, faut-il le rappeler, l'une des missions originelles de l'Académie de la Val d'Isère.

Je ne voudrais pas terminer cette communication sans vous prendre à témoin de ce qui m'apparaît comme une *collision*, le mot n'est pas trop fort, entre le rappel au rythme lent de la civilisation montagnarde et la mesure, sur la période de la guerre, de l'accélération de l'Histoire par les découvertes scientifiques.

Comment ne pas être frappé en effet par ce raccourci dont je rappelais le premier *item* dans ma présentation initiale :

- en 1933, lord Ernest RUTHERFORD, prix Nobel de physique en 1908, dit de l'énergie nucléaire et de son application qu'il s'agit d'un « conte à dormir debout ».
- En Décembre 1938, Enrico FERMI, quitte l'Italie fasciste pour recevoir le prix Nobel et se fixe à New York, à l'université Columbia ; il y accueille le Danois BOHR qui lui indique que le processus de la fission nucléaire auquel FERMI s'intéressait en tant que nouveau processus physique avait été confirmé par des expériences radiochimiques.
- En 1939, des centaines d'articles spécialisés sont consacrés à la fission, et en France, Frédéric JOLIOT et ses collaborateurs déposent un brevet portant sur un « dispositif de production d'énergie » et des « perfectionnements aux charges explosives ».
- Albert EINSTEIN prévient le Président ROOSEVELT des usages possibles de la fission escomptés par les Allemands, et des recherches sont aussitôt lancées pour ne pas être pris de court par les nazis. Le projet Manhattan bénéficia de toutes les ressources scientifiques et économiques des Etats-Unis, notamment après l'entrée en guerre du Japon et l'attaque de Pearl Harbor, le 7 décembre 1941.
- Le 2 décembre 1942, FERMI fait fonctionner la première « pile » atomique, donc le premier réacteur nucléaire, avec toutes les promesses de l'utilisation civile.
- L'Histoire a retenu l'utilisation militaire, avec la première bombe atomique sur Hiroshima, le 6 Août 1945, puis la deuxième et dernière sur Nagasaki, le 9 Août, qui mit fin à la guerre du Japon.

En moins de 10 ans, la science et la technique sont passées de la recherche pure sur la connaissance intime de l'atome à l'application la plus terrible qui sert de base à la stratégie de la « dissuasion par la terreur », ce qui est sans doute la pire forme d'organisation des relations humaines.

**

Mais revenons au Villard :

Fin 1945, sur le pont d'accès aux villas d'ingénieurs, au Villard du Planay, le quartier de l'Illaz, un groupe d'enfants commentaient l'explosion d'Iroshima dont la nouvelle avait fait le tour du monde. Ils étaient surtout frappés par la puissance de la bombe dont la notion leur était familière avec le souvenir récent des raids des forteresses volantes et des bombardements de Modane et de Chambéry ; mais ils évoquaient aussi les promesses d'une telle énergie à des fins pacifiques. Ils en concluaient déjà que le champignon nucléaire, à la différence des morilles, des chanterelles et autres bolets, était un champignon vénéneux, mais ils en concluaient aussi que l'avenir devra en tenir compte et qu'il faudra rester fidèle à cet optimisme de combat auquel nos ouvriers paysans nous ont accoutumés.

L'un des jeunes du Villard, mon propre frère, Jean Claude, a poursuivi sa carrière professionnelle dans l'énergie nucléaire, et il se propose de vous présenter son témoignage lors de la séance du 9 Juin 2010.

Que dire alors en conclusion ultime de cette communication, sinon que j'ai tenté de vous faire participer à une aventure humaine autour des données de la science et des techniques ; cette aventure se poursuit aujourd'hui sous d'autres formes et nous en restons les acteurs.

Ne m'en veuillez pas d'une approche parfois austère qui nécessite un peu plus d'effort et de méthode que l'approche de la culture classique d'où l'aspect émotionnel n'est pas exclu, au contraire : il y a une phrase de SARTRE qui dit à peu près : « 3 mesures d'une musique et on est pris... » ; je n'ai évidemment pas cette prétention.

C'est précisément parce que cela est difficile qu'il est du devoir d'une association culturelle de favoriser autant que possible le partage des connaissances pour que leurs applications ne soient plus le seul fait des technocrates ou des apprentis sorciers.

J'espère y avoir un tout petit peu contribué

Bibliographie et témoignages

- Ouvrages consultés :
 - Chemins alpins de l'électro industrie
 - Garage de l'électrobus
 - Mémoire de la société d'électrochimie
 - Histoire de Savoie de A. PERRIN
 - Cent ans de catholicisme social (colloque de Lyon 18-19 Janvier 1991)
 - Mémorial de la résistance de Tarentaise
 - Communication de Monique GHERARDINI sur Mr l'abbé HUDRY
 - Chronique diocésaine des années de guerre

- Témoignages entendus :
 - Marc Girard
 - Paul Prothon
 - Famille Faudou
 - Denis Favre
 - André et Gisèle Minot
 - Jojo Bertin
 - René Soffray
 - Guy Gros
 - Noël Bonvin

Questions et réponses sur « vie quotidienne au Villard »

Les interventions des participants ont surtout porté sur un échange de souvenirs de l'époque, notamment en ce qui concerne l'école et les instituteurs ; plusieurs personnes présentes partageaient les mêmes souvenirs et la même émotion à leur évocation.

Un échange assez long a concerné la partition « quartier juif » et « quartier nègre » dont on retrouve un exemple dans beaucoup de cités ouvrières, sans que l'origine ni la signification soit bien claire.

Une intervention de Gilbert TARTARAT, qui a travaillé à l'usine du Villard après la fermeture de l'usine de Moûtiers, a permis d'évoquer une période de la vie de l'usine qui n'entrait pas dans la période historique de la communication, la période de la guerre, mais qui correspond à une période d'activités intenses de l'usine, notamment pour sa survie.

L'intervention de Gilbert TARTARAT a porté sur les activités du laboratoire, dans les années 70, et à ses recherches avancées dans le domaine de l'utilisation des « terres rares ». On sait

[Michel FAUDOU-pour Académie de la Val d'Isère](#)

que les « terres rares » sont des métaux qui permettent des catalyses intéressantes et qui sont moins chers que le platine ou le rhodium en tant que catalyseurs. Elles ont été beaucoup utilisées dans les alliages métalliques, entre autres usages et elles sont considérées aujourd'hui comme un produit stratégique, les pays producteurs, la Chine notamment, faisant planer la menace d'une coupure des livraisons.

Dans les années 70, le laboratoire de l'usine organisa des missions en Amérique du Sud pour des transferts de technologie, qui permettent d'imaginer que certaines multinationales d'aujourd'hui utilisent pour leur plus grand profit, des découvertes issues de manipulations en laboratoire dont le praticien habitait Tincave ou Montagny.

En conclusion de cette soirée, ce simple fait méritait d'être rappelé, ne serait ce que pour l'information de la jeunesse locale qui doit assumer la responsabilité d'être à la hauteur de ses aînés.